

Bernard Muldworf

# LE MÉTIER DE PÈRE

E3



casterman

## E 3

*Enfance - Éducation - Enseignement*

Collection dirigée par  
Joseph MAJALUT et Bernard PLANQUE

avec la collaboration d'un Comité composé de : Anne-Marie COUTROT, rédactrice en chef de l'École des parents et éducateurs ; Robert GLOTON, inspecteur départemental honoraire de l'Éducation nationale ; Jacques GONNET, journaliste ; Jean HASSENFORDER, docteur en pédagogie ; Geneviève LE BESNERAIS, professeur de lettres.

- Henri BASSIS, *Des maîtres pour une autre école : former ou transformer?*  
Gérard BELLANGER, *Le Cinéma dans la classe. Données pratiques pour la création collective et l'analyse du langage cinématographique.*  
Gérard BELLANGER, *L'Enfant et la caméra.*  
Jean BILLAUT, Gisèle DRONNE, Alain FOULIARD et Simonne SAUVY, *L'Enfant à la découverte de sa langue maternelle. Jeux de langage pour l'enseignement du français.*  
André BOUTIN, *L'Éducation malade de la formation professionnelle.*  
Mireille CHALVON, Pierre CORSET, Michel SOUCHON, *L'Enfant devant la télévision.*  
Martine CHARLOT (avec la collaboration d'Annie LAURAN et d'Ahmed BEN DHIAH), « *Mon avenir? Quel avenir?* » *Témoignages de jeunes immigrés.*  
Daniel CHEVROLET (avec la collaboration de Roger GAUTUN et de Robert CUQ), *L'Université et la formation continue. Signe et sens d'une situation de l'éducation.*  
Jeanne DELAIS, *Les Enfants de la Révolution.*  
Gilbert DE LANDSHEERE (avec la collaboration de S. DE COSTER, de W. DE COSTER et de F. HOTYAT), *La Formation des enseignants demain.*  
DES ENFANTS, DES PARENTS, DES ENSEIGNANTS RACONTENT, *Vivre à Decroly. Decroly vivra.*  
Pierre GAMARRA, *La Lecture : pour quoi faire? Le livre et l'enfant.*  
Lucien GÉMINARD, *L'Enseignement éclaté. Étude des problèmes par l'analyse de système.*  
Pierre GIOLITTO, *Classes de nature.*  
Robert GLOTON, *L'Autorité à la dérive...*  
Robert GLOTON, *Au pays des enfants masqués.*  
Robert GLOTON et Claude CLERO, *L'Activité créatrice chez l'enfant.*  
Jacques GONNET, *Le Journal et l'école.*  
Jean-Paul GOURÉVITCH, *Défi à l'Éducation.*  
GROUPE FRANÇAIS D'ÉDUCATION NOUVELLE (GFEN), *Le Pouvoir de lire* (en collaboration, sous la direction de Josette JOLIBERT et de Robert GLOTON).  
GROUPE FRANÇAIS D'ÉDUCATION NOUVELLE (GFEN), *Pour une autre pédagogie de la lecture* (en collaboration, sous la direction de Josette JOLIBERT et d'Hélène ROMIAN).  
GROUPE FRANÇAIS D'ÉDUCATION NOUVELLE (GFEN), *L'Établissement scolaire, unité éducative* (en collaboration, sous la direction de Robert GLOTON).

PARIS LA MÈRE COLLECTION

# LE MÉTIER DE PÈRE

146  
fév. 80

16°R

13763

(74)

DANS LA MÊME COLLECTION

(suite)

- GROUPE FRANÇAIS D'ÉDUCATION NOUVELLE (GFEN), *Le Pouvoir de la poésie* (en collaboration, sous la direction de Michel COSEM).
- GROUPE FRANÇAIS D'ÉDUCATION NOUVELLE (GFEN), *Parler, écrire « pour de bon » à l'école* (en collaboration, sous la direction de Claire AMBITE, de Michel COSEM, de Josette JOLIBERT et d'Hélène MERCUSOT).
- Georges JEAN, *Pour une pédagogie de l'imaginaire*.
- Georges JEAN, *Culture personnelle et action pédagogique*.
- Robert-Pierre JOLIBOIS, *L'Initiation sportive, de l'enfance à l'adolescence*.
- Lucien KLAUSNER, *Où vont les professeurs?*
- Georges LAGRANGE, *L'Éducation globale. La préparation à la vie d'adulte par la psychomotricité, de 4 à 14 ans*.
- Paulette LEQUEUX-GROMAIRE, *Votre enfant et l'école maternelle*.
- André MAREUIL, *Le Livre et la construction de la personnalité de l'enfant*.
- Pierre-Bernard MARQUET, *Est-ce le français que j'ai enseigné?*
- MEDIA FORUM, *L'Enfant et l'image*. Vol. I : *L'Enfant créateur d'images* (en collaboration, sous la direction de Bernard PLANQUE).
- MEDIA FORUM, *L'Enfant et l'image*. Vol. II : *Des images pour les enfants* (en collaboration, sous la direction de Bernard PLANQUE).
- Georges MESMIN, *L'Enfant, l'architecture et l'espace*.
- Rolande et Raymond MILLOT, *Une voie communautaire. Les écoles de La Villeneuve de Grenoble*.
- Suzanne MOLLO, *Les Muets parlent aux sourds. Les discours de l'enfant sur l'école*.
- Bernard MULDWORF, *Le Métier de père*.
- Madeleine PRINGUET, *Le Zoo de Zoé ou l'internat piégé*.
- Élie REBOUL, *Information et pédagogie*.
- Jean REPUSSEAU, *Bons et mauvais élèves. Le complexe de Möbius*.
- Robert A. ROSENTHAL et Lenore JACOBSON, *Pygmalion à l'école. L'attente du maître et le développement intellectuel des élèves*.
- Jean et Simonne SAUVY, *L'Enfant et les géométries*.
- John L. TAYLOR et Rex WALFORD, *Les Jeux de simulation à l'école*.
- Emmy TEDESCO, *Des familles parlent de l'école*.
- Mion VALLOTTON, *L'Enfant et l'animal dans l'éducation*.
- Jean-Pierre VAN QUANG, *Sciences et technologie de l'éducation. Bibliographie analytique*.
- Jean VIAL, *La Pédagogie : pour qui? pour quoi? La famille et l'école, aujourd'hui*.
- Henri WADIER, *Un apprentissage heureux de la lecture*.
- \*\*\*, « *En sortant de l'école...* » *Un projet réalisé par des enfants de la rue Vitruve*.
- A paraître :**
- Madeleine BERTRAND, *Mythe et Pédagogie*.
- Jacques GONNET, *Les Journaux lycéens*. « Je ne veux pas être un mensonge... »
- René LA BORDERIE, *Aspects de la communication éducative*.
- Claude LEJEUNE, *L'Éducation sexuelle en milieu scolaire. 1968 - 1978 : échec d'une idée?*
- Réjane SARAZANAS et Jeanne-Gabrielle BANDET, *L'Enfant et les jouets*.
- Pierre TRINQUIER, *Le Métier d'institutrice. Données et perspectives*.

10

COLLECTION « E3 »  
*Enfance - Éducation - Enseignement*

# LE MÉTIER DE PÈRE

PAR  
BERNARD MULDWORF

CASTERMAN

DL-08-10-1979-26693

DU MÊME AUTEUR

*Sexualité. Féminité*, Éditions sociales.

*L'Adultère*, Casterman, 1970.

*Vers la société érotique*, Éditions Grasset, 1972.

*Freud*, Éditions Français Réunis, 1976.



ISBN 2-203-20177-0, 1<sup>re</sup> édition, collection Via

ISBN 2-203-20251-3, 2<sup>e</sup> édition augmentée

© Casterman 1972

*Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.*

AVANT - PROPOS

TROIS HISTOIRES DE PÈRE

*Première histoire.*

Elle est classique : c'est le traditionnel cliché des films sur la naissance d'un enfant.

Un homme attend, tandis que sa femme accouche.

Le décor : une clinique, des couloirs où passent des ombres feutrées et blanches. Des bruissements de blouses, quelques gémissements, un cri étouffé. Et puis, surtout, tous les bruits issus de l'attente de l'homme, qui marche, s'assied, se lève, marche encore, sort une cigarette de sa poche, qu'il met à sa bouche mais qu'il n'allume pas (parce qu' « il est interdit de fumer ») etc.

Il attend, il est inquiet, il ne peut pas toujours maîtriser son impatience. Pourquoi ?

Parce que la naissance d'un enfant est un phénomène important et quelque peu mystérieux.

Tout au long de sa grossesse, la future mère s'est accoutumée à cette cohabitation avec un nouvel être vivant en elle et de sa propre chair. La naissance est le prolongement, l'aboutissement et la fin de ces neuf mois particuliers de sa vie, durant lesquels elle a porté un enfant en elle.

Pour l'homme, cet événement est une double naissance : celle de l'enfant qui va surgir à une vie nouvelle, et qui va devenir son enfant ; celle en lui, d'un nouveau personnage, d'un nouveau rôle, celui de père, dont il est loin encore de soupçonner toutes les complications.

C'est justement cette double naissance qui est douloureuse pour lui. Il y a d'une part cette inquiétude — légitime — devant cette vie nouvelle que sa femme va mettre au monde ;

c'est ce qu'il éprouve consciemment et dont il pense que cela conditionne son agitation.

Mais il y a aussi quelque chose de plus « profond » : la naissance de ces processus d'élaboration de la « paternité » (que nous retrouverons plus loin en détail) qui va changer son statut d'homme marié, c'est-à-dire le faire passer de l'état de « mari de sa femme » à celui « de père de son enfant », transition que certains jeunes hommes traversent mal puisqu'elle provoque parfois chez eux des troubles psychiques sérieux ou même des troubles mentaux graves.

C'est au niveau inconscient que s'élaborent ces processus issus de l'irruption d'un être nouveau dans le couple (presque) parental. Ces processus se font sous le double signe suivant : *partage* de l'amour de la femme et *responsabilité* psychologique et sociale nouvelle.

Ainsi, le moment de la naissance de l'enfant n'est pas, pour le futur père, un événement anodin.

L'impatience, la nervosité, l'angoisse sont en quelque manière légitimes.

... C'est alors qu'une porte s'ouvre et que quelqu'un, une infirmière, une sage-femme, un médecin, enfin bref un personnage en blouse blanche, prononce la phrase tant attendue : « Monsieur, vous avez un garçon » (ou une fille). La tension tombe brusquement, l'homme respire, mais c'est une nouvelle page de sa vie qui commence.

(En fait, actuellement, bien que restant vraie sur le fond, cette histoire trop caricaturale est légèrement périmée. Des méthodes modernes d'accouchement, qui postulent la préparation psychologique et morale de la future mère dans le cadre d'une éducation et d'un apprentissage particuliers (notamment dans ce qu'on appelle la méthode psychoprophylactique « d'accouchement sans douleur »), font participer le père le plus tôt possible à cette éducation. Il assiste à l'accouchement de sa femme, il sort de sa passivité anxieuse par une participation active. Mais cette coopération, si elle élimine — en partie — les inquiétudes relatives à la naissance proprement

dite, ne change rien quant aux problèmes profonds en rapport avec les processus psychologiques d'élaboration de la paternité.)

Quoi qu'il en soit, qu'il assiste à la naissance de son enfant et participe au travail de sa femme, ou bien qu'il ait été confiné (plus ou moins malgré lui) dans la salle « d'attente », c'est la rencontre avec le nouveau-né, cette sorte de petit animal repoussant et insolite (que seule la mère trouve prodigieusement beau), qui va décider de son accès à la paternité.

### *Deuxième histoire.*

Nous avons tous encore à l'esprit les images d'un très beau film du réalisateur américain Sidney Lumet, *Douze hommes en colère*. Dans une pièce coupée du monde extérieur, douze hommes, douze jurés, délibèrent sur le sort d'un jeune garçon, présumé coupable du meurtre de son père.

Apparemment, les choses sont simples : les preuves accumulées contre ce jeune homme s'articulent de façon cohérente et irréfutable. C'est précisément ce caractère « irréfutable » des preuves qui suscite le doute chez l'un des jurés, admirablement joué par Henry Fonda. Au fond, il pense : « c'est trop beau pour être vrai », et que, de ce fait, on ne peut pas envoyer à la mort un adolescent sans remettre en question une construction judiciaire tellement (trop) équilibrée et sans failles.

Il s'efforce de justifier les raisons de son doute systématique auprès de ses collègues d'un soir.

Toute l'histoire tourne autour des diverses péripéties psychologiques au cours desquelles il va convaincre l'un après l'autre tous les jurés, au long d'un psychodrame plein de rebondissements et de tension.

Pour ce qui est de notre propos, la figure centrale est celle d'un juré violent et grossier, principal adversaire du personnage incarné par Henry Fonda. Il sera le plus irréductible de tous, se retranchant jusqu'au bout derrière l'aspect selon lui rigoureux et solide des diverses « preuves » de l'accusation.

Il argumente pied à pied, reprenant les arguments de ses interlocuteurs pour tenter de montrer leur caractère fragile et contradictoire.

Cependant, sa mauvaise foi et sa grossièreté intriguent une partie de son auditoire, et son interlocuteur principal n'a aucune peine à lui montrer qu'il se met lui-même en cause par son entêtement à nier ce qui devient de plus en plus une évidence : les soi-disant preuves s'effondrent comme château de cartes ; les témoignages sur lesquels elles étaient construites se révèlent en fait inutilisables ; la culpabilité virtuelle du jeune garçon est de moins en moins une certitude de telle sorte que l'ensemble des jurés, sauf un, se prononcent pour la non-culpabilité.

Sauf un : il se bat avec un acharnement terrible à nier l'évidence car, au fond, ce n'est pas du présumé coupable qu'il est question pour lui ; il s'agit de tout autre chose.

De quoi s'agit-il ? Toute notre histoire est là.

Tout au long du débat, différents liens se font et se dénouent entre les divers personnages du drame. Chacun raconte un peu sa vie, et c'est sa propre histoire qui se dessine en filigrane derrière la position apparemment juridique.

Notre homme, celui qui nous intéresse ici, montre une photo de « famille » : on le voit tenant un jeune homme — son fils — par les épaules. C'est un souvenir heureux, la photo entrevue un très court instant, est de celles qu'on garde dans son portefeuille. Car elle est aussi précieuse qu'un battement de notre cœur.

Cependant, ce souvenir « heureux » fait grimacer le visage de cet homme : on apprend que son fils est parti, on devine un conflit douloureux qui s'exprime par des paroles amères et violentes contre les jeunes gens qui sont des « vauriens et des ingrats ».

C'est un père déçu dans son amour et son espérance, et la déception est tellement insupportable qu'elle l'emporte dans une agressivité destructrice : c'est son fils qu'il veut tuer en condamnant à mort le jeune accusé.

On comprend la violence qui se nourrit de cette rancune qui plonge au plus profond des bouleversements de l'amour déçu.

A la fin, au terme de cette dramatique psychothérapie collective, prenant conscience de son problème, il s'effondrera, déchirant avec rage et larmes la photo d'un passé révolu, pour prononcer, comme les autres jurés, les deux mots décisifs : « Non coupable ».

### *Troisième histoire.*

C'est une histoire vraie. Mais c'est une histoire tragique. Sous l'occupation allemande, vers les années 1942-44, un jeune homme de vingt ans, pour échapper au S.T.O. (Service du Travail Obligatoire en Allemagne) prend comme on dirait alors le « maquis » et va rejoindre les groupes organisés de la Résistance.

A cette époque, poussées par le besoin de main-d'œuvre qu'exigeait une guerre à l'issue de plus en plus incertaine, les autorités allemandes pourchassaient impitoyablement les jeunes réfractaires. Les occupants conduisaient contre les « terroristes » des opérations armées, souvent cruelles, faisant payer par des représailles sanglantes (incendie de villages, destructions, fusillades d'hommes et de femmes) l'aide accordée par les habitants aux jeunes gens engagés dans cette action patriotique.

C'est dans ce contexte historique que se situe notre anecdote. Le père du jeune garçon, qui est un Français « moyen », partagé entre des sentiments patriotiques sincères et un esprit de soumission conformiste qui le rend accessible à l'argumentation fallacieuse du chef d'État du moment (le maréchal Pétain, qui mit en œuvre son mythe de « vainqueur de Verdun » pour abuser la population française) ce père, candide et pusillanime, accepte mal l'esprit « contestataire » de son fils.

A plusieurs reprises, les gendarmes (l'histoire se passe dans un village) sont venus réclamer le jeune réfractaire, pour l'inciter au sens du devoir « patriotique ».

Devant leurs menaces, et poussé par un sentiment complexe fait tout à la fois de naïveté et d'une certaine idée de sa responsabilité, le père propose de partir à la place de son fils.

Malheureusement, son « beau geste » est mal compris. Au lieu de le considérer comme un « volontaire » pour le travail en Allemagne, les autorités d'occupation l'accusent d'être un complice des « terroristes » (les forces de la Résistance) et, de ce fait, il est déporté.

A la fin de la guerre, il revient. La mort lente des camps de concentration l'a épargné, le réservant malheureusement pour une fin beaucoup plus cruelle.

A son retour, il apprend la mort de son fils, tué dans les combats pour la libération de la France.

Dans un premier tour, il supporte le choc, renaissant lentement à une nouvelle vie quotidienne.

Puis, quelques mois plus tard, il fait une dépression nerveuse, et ne pouvant surmonter sa douleur morale il se pend.

Que s'est-il passé dans la tête de ce pauvre homme ?

La réaction de deuil à la mort de son fils, apparemment amortie dans un premier temps, s'est transformée en dépression mélancolique.

Cet exemple tragique peut mieux nous permettre de saisir les rapports du père avec son fils, et nous éclairer également sur un des aspects importants de la paternité.

Cet homme a d'abord été frappé dans son amour de père : la mort d'un fils pour un père est une perte importante et cruelle de sa propre substance. Un père investit beaucoup d'espérance dans un fils, il se projette lui-même dans son avenir : son fils devient en quelque sorte le « projet d'idéal » qu'il n'a pu lui-même réaliser.

De plus, dans l'exemple qui nous occupe, l'homme, respectueux des lois de son époque, soucieux de jouer son rôle d'individu *responsable*, a voulu prendre la place de son fils, qu'il considérait en rupture de légalité.

Il a été ainsi trois fois victime de la conception qu'il s'était donnée de son *rôle de père*. D'abord il a été déporté, on ne lui a accordé aucune reconnaissance de son geste d'obéissance.

Ensuite il a été berné quant à la réalité de ses sentiments patriotiques. Enfin c'est son fils qui avait une vue juste de ces choses, et son engagement l'a conduit jusqu'au sacrifice de sa vie. C'est cette triple défaite qui a été insupportable, d'autant plus qu'elle s'est soldée, finalement, par la perte de son enfant.

De cette anecdote dramatique il faut retenir que la paternité est ici intervenue essentiellement (pas seulement, bien sûr !) par la signification de son rôle *symbolique au niveau social*.

Ces trois histoires de père nous retracent les trois étapes de la paternité, en même temps qu'elles soulignent les trois éléments qui la constituent.

Nous avons le premier âge de la paternité : l'homme qui est au seuil de cette période nouvelle de sa vie, et qui apparaît surtout en tant qu'il a engendré son enfant : il s'agit du père en tant qu'il est le *géniteur*.

Nous avons le second âge ; celui où le père aborde une nouvelle étape de développement de la personnalité de son enfant, quand celui-ci est un adolescent, qui cherche son indépendance et lutte pour son autonomie. Le père apparaît ici en tant qu'il a une *responsabilité psychologique et affective*.

Nous avons enfin le troisième âge, celui où le père aborde son fils alors que celui-ci est un adulte, ayant sa conception personnelle de la vie ; c'est un adulte en face d'un autre adulte, et le père tient alors essentiellement son rôle en tant que *figure symbolique au niveau social*.

Il s'agit, évidemment, d'un schéma : chaque père n'est pas, à chacun de ces « âges », une fraction de la paternité totale. Dès le début, il entre d'emblée *dans* la paternité.

La *paternité sociale* lui est acquise dès l'instant où il se marie, et que sa femme va porter son nom. Implicitement (et officiellement) ses enfants porteront son nom.

Cette paternité symbolique s'inscrit dans le mouvement socio-historique qui a donné lieu au passage du matriarcat au patriarcat.

Les causes en sont apparemment simples et se situent dans la *sphère économique*. Nous verrons plus loin que les choses sont en réalité beaucoup plus complexes.

Néanmoins, la domination de l'homme dans les structures économiques, en particulier au sein de la famille bourgeoise avec les problèmes de transmission de l'héritage que cela soulève, cette prééminence de l'homme dans la vie économique reste la *base* sur laquelle s'est instaurée la *fonction symbolique du nom du père*.

La *paternité génitale* est également une évidence, dès l'instant où le mari « met » sa femme enceinte.

Sa femme ne peut devenir mère que par l'intermédiaire de leurs rapports sexuels.

Ce qui fait problème (encore que les deux autres aspects soient en réalité moins simples que le schéma que nous en avons volontairement dessiné pour l'instant), ce qui fait problème, c'est la *paternité psychologique et affective*.

Le développement du *sentiment paternel* est un processus complexe qui engage chez l'homme des mouvements affectifs profonds dont la durée d'élaboration et de maturation peut être longue et difficile.

Toute la problématique de sa *masculinité* s'y trouve mise en question : sa position d'homme, par rapport à son père, par rapport à l'image maternelle, par rapport à sa femme.

C'est une remise en question de tout l'équilibre de la personnalité et l'on comprend que ce processus complexe et délicat suscite des moments de fragilité psychologique.

En effet, cette problématique de la *virilité* renvoie au rôle et à la *place de l'homme* dans nos sociétés contemporaines. De plus, être père, devenir père, c'est s'engager plus à fond dans la vie conjugale, c'est participer à la création d'un « lien de chair » (comme on dit très justement) dans le couple conjugal. Tout se passe comme si, pour certains sujets, la vie du couple, la vie à deux, ne prenait son caractère décisif (sinon définitif) que par l'apparition de l'enfant.

Ainsi, ce problème complexe de la paternité se dissocie entre trois séries de *significations* :

1° *La signification de la paternité pour le père lui-même*, et cela renvoie aux *processus psychologiques d'élaboration du sentiment paternel*.

2° *La signification de la paternité pour l'enfant*, c'est-à-dire les *effets spécifiques de la « fonction paternelle »* sur le développement du sujet.

3° *La signification de la paternité dans le contexte socio-culturel* et cela renvoie aux *diverses « figures » de la paternité*, avec leurs implications psychologiques, mais également idéologiques et politiques.

Ces trois systèmes de significations sont profondément imbriqués les uns dans les autres, ils se conditionnent mutuellement par des effets d'action réciproque.

Ces trois séries de significations relatives à la paternité sont en quelque sorte les trois parties constitutives de ce livre. Mais examinons les choses de plus près pour justifier les modalités de notre démarche.

Nous avons vu que la notion de paternité était composée de trois éléments qui, en général, sont le fait d'un seul et même individu, mais qui pourraient tout aussi bien être supportés par trois individus différents.

1° *La paternité biologique*, celle qui est relative à l'acte d'engendrement. (L'homme qui « met » une femme enceinte).

2° *La paternité psychologique*, celle qui est relative aux « effets » de la « fonction paternelle » sur le développement d'un sujet. (L'homme qui élève un enfant).

3° *La paternité symbolique*, celle qui est relative au rôle de l'homme dans la société et dont la conséquence fondamentale est inscrite dans le nom du père. (L'homme qui donne son nom à un enfant).

Confrontons ces trois éléments constitutifs de la notion de paternité avec les trois systèmes de significations dont celle-ci relève.

La première série de significations, celle qui concerne les processus psycho-affectifs d'élaboration du sentiment paternel, comporte à la fois la paternité biologique et la paternité psychologique.

Dès l'instant où un homme vit avec une femme, et qu'il aime cette femme, il souhaite avoir un enfant issu de cet amour. Le sentiment paternel prend naissance au niveau même de l'amour de l'homme pour sa femme. Être — psychologiquement et affectivement — le mari de sa femme, c'est être, virtuellement sur le plan de la réalité concrète, mais réellement au niveau de la réalité psychologique, le père des éventuels enfants de cette femme.

La deuxième série de significations, celle qui concerne les « effets » spécifiques de la « fonction paternelle » sur le développement de la personnalité, est le corollaire des considérations ci-dessus. Le père n'exerce son action personnelle que parce qu'il est le mari (l'homme qui vit avec) de la femme qui a donné naissance à l'enfant ; c'est-à-dire dont elle est la mère. L'homme qui vit avec une femme représente une « image » paternelle pour l'enfant dont elle est la mère. Même si cet homme n'est pas son « vrai » père (son père biologique) il sera une « image » paternelle (d'autant plus que l'enfant sera plus jeune), c'est-à-dire qu'il sera le représentant de la « fonction paternelle » dont la personnalité de l'enfant a besoin pour se développer. « Image » paternelle, cela veut dire que l'enfant va intérioriser dans son psychisme, va emmagasiner dans son psychisme l'homme-qui-vit-avec-sa-mère comme le père dont *il a besoin*.

La troisième série de significations correspond à la *paternité symbolique*, celle qui est inscrite dans le contexte socio-culturel par l'intermédiaire des structures de la parenté, dont le système donne à l'enfant le nom de son père. La notion de paternité symbolique introduit aussi la notion des « figures » paternelles, au niveau socio-culturel. « L'image » paternelle correspond à l'intériorisation de la relation père-enfant. La « figure » paternelle correspond à ce qui, dans le domaine social, peut

faire « figure » (justement) de père : c'est-à-dire l'éducateur, le chef d'État, le médecin, etc.

Freud écrit précisément que les trois « métiers » les plus difficiles sont : père, chef d'État, psychanalyste et, qu'en réalité, ils renvoient à un seul et même « métier », celui de père.

Mais il existe une « figure » paternelle qui s'élève encore « au-dessus » de toutes les autres, c'est celle de Dieu. Nous verrons plus loin les rapports entre l'élaboration du sentiment religieux, de la foi, et la relation affective qui lie l'enfant à son père.

Ainsi, ce livre va s'organiser selon un double mouvement, allant du *général* au *particulier*.

*Dans un premier temps* qui sera d'ordre avant tout *théorique*, nous examinerons l'ensemble des problèmes de la paternité dans une perspective *anthropologique*. Il s'agira d'une réflexion générale qui permettra de comprendre ce qui caractérise la *nature* particulière de *l'être humain*, comment il *naît* et se *développe* du fait de l'existence de ses *géniteurs*, lesquels deviendront éventuellement ses *parents*.

*Dans un premier chapitre d'introduction générale*, nous présenterons les différents problèmes que soulève la notion de paternité. Nous verrons leur complexité, mais également leur caractère fondamental. Il faudra répondre à une question apparemment paradoxale : à quoi sert le père ?

*Dans un deuxième chapitre* nous traiterons du complexe d'Œdipe et de la prohibition de l'inceste, parce qu'un livre sur le père est essentiellement centré sur la compréhension de la situation œdipienne. C'est l'existence du père (de la « fonction paternelle ») qui suscite la situation œdipienne et qui la pose comme constitutive d'un *certain état de la vie sexuelle*.

*Dans un troisième chapitre* nous aborderons un problème « mixte » à la fois politique et psychologique : la « crise » de la paternité. Ce phénomène de notre temps ne peut se comprendre qu'à partir des diverses considérations théoriques que nous aurons développées au préalable.

— Dans un deuxième mouvement, plus essentiellement psychologique, nous ferons référence aux situations concrètes telles que l'expérience psychologique et psycho-pathologique permet de les décrire.

Il comprendra :

*Le quatrième chapitre* qui sera consacré au problème de l'élaboration et au développement du « sentiment paternel » : comment un sujet « se sent » devenir père, comment apparaît et se développe le sentiment paternel chez un homme. L'existence du « sentiment maternel » est — apparemment du moins — sans problèmes. Sa nature et sa nécessité paraissent également exemptes de difficultés. Il faudra donc définir le « sentiment paternel » dans sa *spécificité*, par rapport à ses caractéristiques propres : en quoi le père n'est pas une « seconde mère », mais se sent au contraire un rôle tout à fait particulier à jouer.

*Le cinquième chapitre* concernera les « effets » de la fonction paternelle sur le développement de la personnalité. Nous verrons que, pour des raisons à la fois didactiques et théoriques, nous avons disjoint la « fonction paternelle » en deux parties : l'une, le « sentiment paternel » qui est le *vécu* de la paternité par le père, l'autre, la « fonction paternelle » proprement dite, qui traite des « effets » de la paternité sur le développement du sujet.

Nous avons conçu cette étude de la « fonction paternelle » quant à ses rapports avec le développement de la personnalité, selon une double approche : 1° *une approche génétique*, relative aux processus du développement de la personnalité ; 2° *une approche structurale*, relative aux éléments de l'organisation de la personnalité (par exemple : le comportement social d'un individu, ses échecs ou réussites professionnelles, renvoient pour une part à son image paternelle, c'est-à-dire aux modalités selon lesquelles sa relation avec son père a contribué à son développement psychologique et affectif. Il s'agit là de l'approche génétique. L'étude de l'instauration du « sur-moi », instance importante de la personnalité, appartient à l'approche structurale).

cette crise de société, se traduit par le surgissement d'aspirations nouvelles dans le domaine de la vie intime, affective ou sexuelle.

Comment « être femme autrement », comment « être homme autrement », comment sortir de ces rapports d'aliénation réciproque qui enchaînent l'homme et la femme dans un esclavage mutuel (car, un sexe qui en opprime un autre n'est pas un sexe libre), telles sont les questions qui hantent les esprits de nos contemporains les plus conscients.

L'histoire s'accélère, et la vie quotidienne en subit les remous. Les certitudes les plus assurées s'envolent en fumée : parmi celles-ci, toute la panoplie traditionnelle des critères censés définir le rôle du père.

C'est au milieu de ce remue-ménage idéologique que ce livre a été écrit, avec une intention polémique.

L'intention polémique, comme la caricature, accuse les traits. Elle a un caractère unilatéral, et, par certains côtés, réducteur. En mettant l'accent sur l'aspect biologique de la maternité, et, par contraste, sur le caractère institutionnel de la paternité, on risquait d'estomper la dimension institutionnelle de l'une et les aspects biologiques de l'autre.

N'empêche. La spécificité de la maternité est bien dans sa certitude biologique, comme le caractère conjecturel de la paternité est dans sa nature institutionnelle.

La mère est une, le père est triple. Il suffit d'une femme (et d'un inséminateur artificiel) pour faire un enfant et nous voilà dans la maternité. Il faut trois pères : géniteur, éducateur, institutionnel pour constituer la paternité. Ce sont là des faits incontournables dont il faut tirer les conséquences sans complaisance idéologique.

Pour y voir plus clair, compte-tenu de l'évolution des images socio-culturelles de l'homme et de la femme, il faut opérer une distinction entre *rôle* et *fonction*.

Les rôles féminins et masculins évoluent, les rôles maternels et paternels sont appelés à évoluer. Ce qui demeure stable, ce sont les *fonctions*.

Les fonctions maternelles et paternelles renvoient à l'existence de la division de l'espèce humaine (et toutes les espèces

animales) en deux sexes opposés et complémentaires, voués aux nécessités de la perpétuation de l'espèce. De la même façon qu'il y a deux sexes, le sexe féminin et le sexe masculin, il y a deux fonctions constitutivement liées dans le développement psycho-biologique de l'enfant humain : la « fonction maternelle » et la « fonction paternelle » qui, le plus souvent, coïncident avec le sexe correspondant.

La « fonction maternelle » est constituée par les conditions néo-natales de la mise au monde, la « fonction paternelle » est, en quelque sorte, branchée latéralement à partir des conséquences psycho-affectives de ce conditionnement néo-natal.

En effet, la « paternité » ne constitue pas une des formes les plus adaptées de l'insémination artificielle, sa forme « naturelle » en quelque sorte. De la même façon, la « maternité » n'est pas entièrement concentrée dans le ventre de la femme enceinte.

Néanmoins, c'est bien le fait biologique qui va marquer définitivement la nature de la fonction maternelle, de même que c'est sa nature extra-biologique qui va marquer définitivement la fonction paternelle. Mais c'est justement parce que l'être humain subit, nécessairement, constitutivement, un *processus de socialisation-humanisation*, grâce à quoi il accède au statut d'être humain, qu'il y a problème. Si nous avons affaire (en admettant ce postulat extravagant) à un être entièrement du côté de la « Nature », il n'y aurait pas de problème de la « fonction » paternelle. (Quant à la « fonction maternelle », les ethologistes et les partisans de la « pulsion d'attachement » savent bien à quel point elle est complexe et structurante chez certains animaux supérieurs).

Mais nous n'avons pas non plus affaire à un être « entièrement » du côté de la « Culture ». La « Culture » (« l'homini-sation ») est sans cesse à conquérir. L'être humain est un être qui *n'en finit pas* de sortir de la « Nature ». C'est justement parce que l'être humain subit, nécessairement, constitutivement, un processus de socialisation-humanisation, grâce à quoi il accède au statut d'être humain, qu'il y a un problème de l'inconscient.

La problématique des fonctions maternelles et paternelles ne

peut pas se concevoir autrement que référée au problème de l'inconscient, c'est-à-dire aux processus grâce auxquels *la pulsion se transforme en désir*.

En d'autres termes, on ne peut pas aborder la problématique des fonctions maternelles et paternelles d'un point de vue purement objectiviste, de l'extérieur, comme c'est le cas pour la *psychologie génétique*, on ne peut la concevoir qu'à partir de l'examen des *conditions de constitution de la subjectivité*.

Allons plus loin encore : on ne peut pas concevoir l'étude de la problématique des fonctions maternelles et paternelles en dehors de la sexualité, ou plutôt, de l'accès à *l'assomption subjective du sexe*. C'est du *devenir être-femme, être-homme* qu'il s'agit en réalité. Les fonctions maternelles et paternelles n'ont pas pour seul but la reconduction des possibilités de reproduction de l'être humain, au sens étroitement biologique du terme. La reproduction de l'être humain nécessite qu'il y ait du *désir féminin* et du *désir masculin*, coïncidant avec le sexe biologique.

C'est l'assujettissement à la reproduction qui conditionne la division des êtres (vivants) humains en sexe féminin et sexe masculin. Mais, chez l'être humain, cet assujettissement à la reproduction se fait par des détours compliqués et imprévus qui, parfois, dans certaines conditions, se retournent contre leur finalité première.

C'est le caractère *mixte* de la sexualité humaine, c'est-à-dire *naturel* et *social* à la fois, qui donne son caractère mixte à la famille, c'est-à-dire à la fois *biologique* et *institutionnel*. C'est dans le cadre de cette *double et contradictoire* polarité de la famille humaine que se définissent les fonctions maternelles et paternelles.

On peut déjà dire, dans un premier mouvement, que la mère est du côté du biologique, et le père du côté de l'institutionnel. C'est ce caractère « du côté du biologique » de la fonction maternelle qui confère à la fonction paternelle toute sa singularité et ses ambiguïtés.

Les expériences primitives de l'enfant, ses premiers apprentissages pulsionnels se feront par l'intermédiaire et grâce aux

échanges relationnels avec la mère. C'est pour extraire l'enfant (et la mère) de cette situation fusionnelle qu'intervient le « père » comme instance séparatrice.

Mais cette formule ne fait que résumer, en la condensant, la problématique de la paternité. Elle reste au niveau de l'illusion objectiviste, et ne tient pas compte de nos prémisses : *étudier les fondements de la subjectivité dans leur devenir sexué*, c'est-à-dire les processus d'assomption du désir féminin et du désir masculin. La psychanalyse, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, ne s'occupe pas de la subjectivité dans son entier, et en tant que telle ; elle s'occupe de la subjectivité dans les *dimensions du désir*. Le « complexe d'Œdipe » est cette structure de la subjectivité qui organise l'assomption du désir.

Pour qu'il y ait du désir féminin et du désir masculin, il faut qu'il y ait « de la mère » et il faut qu'il y ait « du père », non seulement en tant qu'ils sont les représentants des deux sexes opposés et complémentaires, mais surtout parce qu'ils interviennent différemment dans l'émergence et la structuration du désir. On pourrait dire que la « mère » (la relation maternelle) fait émerger l'univers pulsionnel. Il faut l'instance paternelle pour que le pulsionnel accède à l'ordre du désir.

La sexualité primitive, sauvage et inconditionnelle du nourrisson, accède progressivement à l'ordre du désir par l'intermédiaire de la *satisfaction différée*, c'est-à-dire la séparation d'avec la mère, qui réalise, en creux, la place de l'instance paternelle. Les pulsions partielles de la sexualité infantile deviennent, *rétroactivement*, des désirs, au fur et à mesure que les assises de la subjectivité sont installées.

C'est la séparation d'avec la mère qui donne à l'individu la possibilité de la « représentation » (substitutive) de l'objet maternel ou des objets partiels qui la manifestent.

Cette possibilité de « représentation » est l'ébauche de la subjectivité, grâce à quoi l'individu, devenu sujet, aura la possibilité de *se* représenter : c'est le passage du « moi » au « je », acquis progressivement grâce à l'intervention des structures du langage. Si l'individu — en admettant cette postulation possible — était en relation permanente avec sa mère, si tous ses

besoins étaient satisfaits sans la moindre attente, à mesure de leur expression, son psychisme serait une sorte de nébuleuse informe, où « le dedans » et « le dehors » seraient confondus dans une espèce de sommeil perpétuel. C'est en ce sens que la fonction paternelle serait en quelque sorte *anti-psychotique* et que sa carence (ce qu'en termes lacaniens on appellerait « la forclusion des signifiants du père ») est aux sources de la folie. (Schématiquement on pourrait dire : un père trop présent fabrique de la névrose, un père trop absent fabrique de la psychose. La carence de la fonction paternelle laisse l'individu en proie à ses forces pulsionnelles, conflit où s'origine une angoisse d'une telle acuité que seule la réorganisation psychotique permet de la supporter.)

En termes anthropologiques, en faisant référence au « complexe d'Œdipe », on pourrait formuler cette problématique clinique dans les termes suivants : la névrose se situe dans le champ des problèmes psychologiques relatifs au *rapport de filiation* ; la psychose nous ramène aux sources mêmes de la symbolisation, là où se trouve mis en jeu le principe de la *relation d'alliance*.

En effet, la *relation d'alliance* est aux sources des échanges, base de la vie sociale : elle introduit le social, le culturel, le symbolique. Elle est ce dont la « Nature » se distingue radicalement. Le *rapport de filiation* est ce en quoi « Nature » et « Culture » s'unissent positivement pour produire une sorte de « mixte » : l'engendrement d'un être vivant à qui il s'agira de donner un *nom* et un *statut* pour que la communauté sociale le reconnaisse comme sien.

Dans le rapport de filiation l'accent est mis sur le côté « Nature », c'est-à-dire la relation à la mère. Dans la relation d'alliance tout l'accent est déplacé du côté « Culture », c'est-à-dire l'intervention du père. C'est l'ensemble dialectique relation d'alliance et rapport de filiation qui constitue l'institution familiale. Dans le rapport de filiation « Nature » et « Culture » sont unis, mais de façon dissymétrique.

En ce qui concerne la mère, sa fonction biologique, naturelle,

masque son rôle institutionnel. En ce qui concerne le père, son rôle institutionnel masque son rôle naturel. Ainsi, on pourrait dire qu'on ne peut pas davantage attribuer au père une fonction purement symbolique, qu'à la mère un rôle purement biologique. Cependant, la spécification de la fonction paternelle est bien dans son « absence » : le « père », c'est celui qui n'est pas là, n'importe qui peut le remplacer, y compris une institution. En même temps, il est celui qui est « toujours là », il est déjà là, avant même la naissance de l'enfant, puisqu'il va lui donner son nom. C'est cette contradiction dialectique « absence-présence » qui signe l'essence profonde de la paternité.

C'est cette même problématique que Freud a en vue quand, dans *Moïse et le Monothéisme*, il écrit : « ...la maternité est révélée par les sens, tandis que la paternité est une conjecture basée sur des déductions et des hypothèses. »

On sait que dans ce même ouvrage, Freud met en parallèle la maternité et la « sensualité », d'une part, et la paternité et la « spiritualité » d'autre part, mettant ainsi au compte de l'instance paternelle ce qu'il appelle le « renoncement aux instincts » (sexuel et agressif). Il transpose, au niveau anthropologique général, les effets, au niveau individuel, de la réorganisation pulsionnelle et de la structuration du désir introduits par l'organisation œdipienne.

Ce qu'il est intéressant de souligner, c'est ceci : quel que soit le côté par lequel on le prend, le problème de la paternité renvoie toujours aux conséquences psycho-biologiques de la relation mère-enfant, et à la nécessité d'une régulation externe de cette relation, et, consécutivement, à la nécessité de l'existence d'une *instance régulatrice*.

Chez le petit animal, la continuité biologique se fait sans rupture : c'est pour cette raison qu'il y a une « mère », et qu'il n'y a pas de « père ». Chez le petit de l'homme (de l'être humain) il y a un processus de *continuité-discontinuité* qui, à mesure que l'enfant se socialise, se fait au bénéfice de la discontinuité.

La maternité instaure une continuité biologique, évidente

dans l'état de grossesse, et tout aussi active dans le contexte néo-natal. Mais le petit de l'homme n'est pas un animal : il est une sorte « d'animal » pré-humain, qui possède toutes les potentialités de l'espèce humaine, lesquelles potentialités lui sont virtuellement acquises. Cependant, c'est à l'intérieur de ce procès de mise au jour et de développement de ses potentialités humaines que se situe toute une série de péripéties ou d'accidents qui conduisent aux « ratages » de la folie ou de la névrose. Mieux il sera possible à l'enfant de prendre ses distances avec ses forces pulsionnelles, plus son accès à « l'humanité » (à l'état d'être humain) lui sera facilité.

Au contraire, plus il sera enfermé dans son chaos pulsionnel, plus il lui sera difficile d'épanouir pleinement son « humanité ». Ce n'est pas la mère, à elle toute seule, qui peut s'instaurer comme agent régulateur de la distance de l'enfant avec elle-même. Elle peut, tout au plus, veiller à ne pas l'étouffer sous l'effet de sa tendresse dévoratrice. Mais encore faut-il qu'elle soit elle-même une femme en relation d'amour avec un homme.

Ainsi, se trouvent rapidement résumés les éléments de la « fonction paternelle », comme instance régulatrice de la circulation de l'affectivité et du désir dans le trio familial.

Les quelques considérations générales que nous avons développées à propos de la paternité doivent maintenant nous permettre de mieux appréhender la signification et les différents éléments de la « fonction paternelle ».

En effet, cette réflexion n'est pas spéculation gratuite. Elle comporte un triple enjeu : clinique, théorique, idéologique. Selon qu'on considère la paternité comme un avatar des figures répressives issues de la lutte des classes, ou comme une nécessité constitutive de la formation du sujet humain, les conséquences politiques ne sont pas les mêmes.

Dans un cas, il suffit de « changer la société », comme on dit, et les petits enfants deviendront grands tout seuls, avec le bonheur assuré au bout du chemin : c'est la naïveté utopique gauchiste qui reste une navrante niaiserie quand elle se contente de rester sur le papier, et qui devient dangereuse entre-

prise de démolition psychique quand elle s'exprime dans certaines expériences « pédagogiques » ou « thérapeutiques ». Dans l'autre cas, c'est toute la contraignante complexité du réel qu'il faut prendre en charge, et c'est tout autre chose !

La difficulté méthodologique tient au fait qu'il s'agit de penser la « nature » de l'être humain dans son essence contradictoire « d'animal dénaturé ». Tout se passe comme si, pour les uns, la notion d'une « nature humaine » postulait le caractère immuable et éternel des formes de société humaine, et que, par conséquent, « changer l'homme » était pure illusion. Ce qui conduit à une idéologie conservatrice acceptant l'oppression de classes et les inégalités sociales. Pour les autres, l'être humain est « conditionné » par l'organisation des sociétés et le mouvement de l'histoire et, de ce fait, une action politique révolutionnaire se trouve assurée.

En réalité, il faut tenir compte de toute une série de *décalages* du *temps historique*. En particulier, le temps historique des formations économique-sociales est différent de celui de l'inconscient. Le mouvement de transformation des structures socio-économiques va plus vite que celui de la relation entre les sexes. C'est un fait irréductible qui doit retenir notre attention.

En dépit des apparences, nous ne sommes pas si loin des problèmes de la paternité. La tentation (disons une certaine facilité théorique) serait de mettre au compte de l'idéologie une certaine représentation de l'image de la « mère » et de l'image du « père ». Effectivement, chaque culture prescrit à chacun des deux sexes une certaine place à tenir, un rôle à assurer dans l'économie subjective des individus.

Par ailleurs, il se fait jour une évolution du rapport entre les sexes — dans nos sociétés occidentales — qui rend plus compliquée l'appréciation de ce qui revient à l'impact idéologique et aux effets de l'inconscient. (Mais, de toutes façons, il reste à savoir si le fait pour un jeune père de langer son enfant, c'est-à-dire d'assurer une activité traditionnellement « maternelle » change vraiment quelque chose aux effets structurants de la « fonction paternelle ». La relation à la mère, par son caractère originel, reste privilégiée, et le père reste celui qui, par sa

présence, rend la mère absente à l'enfant, le prive de la présence de celle-ci.)

L'illusion de certains courants idéologiques contemporains, c'est de confondre les apparences et la réalité et, surtout, de méconnaître le caractère pour ainsi dire définitif, irréductible, des effets de la cohabitation pendant neuf mois de la mère avec son enfant, effets qui vont se poursuivre, quoique de façon différente, durant la période néo-natale.

Ainsi, *l'essence des fonctions maternelles et paternelles, c'est de pourvoir à l'existence du désir, féminin et masculin*. C'est de leurs interactions, multiples et complexes, que naît la diversité infinie des expressions du désir et de ses corrélats fantasmatiques. C'est cette diversité innombrable des désirs et des fantasmes qui constituent la trame profonde, qui conditionne l'entente (ou la mésentente) dans la vie sexuelle et affective.

Reste posé le problème de l'évolution des rôles, et de son influence éventuelle sur la nature des fonctions. De même qu'il y a souvent confusion entre rôle et fonction, il y a une appréciation incorrecte des *effets de l'éducation*. Ce qu'on appelle l'éducation, c'est l'inculcation par divers procédés des attitudes et comportements qui correspondent à un *modèle socio-culturel* donné.

L'éducation modèle petites filles et petits garçons pour devenir femmes et hommes selon l'image prescrite dans une certaine aire culturelle. Ce n'est pas l'éducation qui conditionne le devenir psycho-sexuel d'un individu, dans l'accès au désir, c'est-à-dire dans l'assomption subjective de son sexe biologique. C'est autre chose, qui tient aux interactions particulières entre fonctions maternelle et paternelle.

Ainsi, l'évolution des rôles peut avoir un *effet indirect* sur l'évolution des fonctions, en créant un meilleur équilibre psycho-affectif dans le couple parental.

En faisant la distinction : *fonctions, rôles, images*, on désigne chaque fois un niveau différent de l'organisation du psychisme, dans sa relation avec la différenciation sexuelle.

La *fonction*, c'est le système de déterminations par quoi le

psychisme se constitue comme instance indépendante et autonome hors de la sphère biologique.

Le *rôle* est l'ensemble des attitudes et comportements prescrits à chacun des deux sexes, dans une aire culturelle donnée.

L'*image* c'est la représentation que se font l'un de l'autre les deux sexes quant à leurs relations réciproques.

Le « rôle » et « l'image (ou le « modèle ») dépendent de l'éducation et de l'idéologie. La « fonction » est constitutive de l'émergence du psychisme, dans sa dimension subjective relative à la sexualité, c'est-à-dire le *désir*.

Le « rôle » est en quelque sorte la mise en actes de « l'image ». Leur rapport est d'implication mutuelle. C'est le « rôle » et « l'image », subordonnés à l'idéologie d'une époque et d'une société, qui évoluent au rythme des grandes secousses historiques.

La « fonction » est en quelque sorte intemporelle, elle obéit aux nécessités constitutives de la formation du sujet humain. Elle est issue des déterminations biologiques de la sexualité humaine, qui doit s'imposer une sorte « d'apprentissage originnaire » dans le cadre de la structure d'élevage bisexuée pour passer de la *pulsion* (être mixte, à la limite du somatique et du psychique) au *désir*, dimension essentielle, subjective, de la relation entre les sexes.

L'évolution des « rôles » quant à ses effets sur les « fonctions » doit s'envisager au niveau de l'économie affective et sexuelle du couple conjugal et parental : (ces expressions s'entendant au sens large, sans préjuger de l'existence des institutions : « mariage » et « famille »).

C'est donc bien un effet *indirect* : « Être homme autrement », ce n'est pas seulement participer aux activités ménagères et aux soins de l'élevage des enfants. Ce n'est pas seulement renoncer à l'autoritarisme phallocratique (qui est bien souvent une forme de dépendance infantile à l'endroit de la femme-« mère »). C'est être en mesure d'assumer une certaine dimension « féminine » de l'être-masculin, c'est-à-dire être en paix avec l'homosexualité inconsciente.

Ce n'est pas affaire d'éducation. Ce qui est affaire d'éducation, et qui peut, à plus ou moins long terme produire des effets profonds sur l'évolution des mentalités, c'est une remise en question radicale des valeurs de pouvoir sur quoi se fonde la hiérarchie sociale depuis le début de l'histoire humaine.

Or, l'histoire est celle des luttes de classes, de la domination de classe : la domination de classe accentuée et institutionnalise la domination du sexe masculin sur le sexe féminin, issue de la première division, sexuelle, du travail.

La « volonté de puissance », constitutive de la relation sado-masochiste entre les sexes, s'accroît et se légitime dans une histoire où une classe tient son pouvoir de la domination d'une autre. C'est l'idéologie de la « réussite sociale » qui entretient le volontarisme phallocratique. Or la société moderne accuse les conflits, entre les classes, entre les personnes, elle aiguise l'esprit de compétition. « Être homme autrement », c'est bien difficile dans un monde où, paradoxalement, dans le même temps où les mouvements féministes œuvrent pour une « autre image de la femme », l'idéologie dominante (et les conditions socio-économiques) suscitent une lutte à mort pour la moindre parcelle de pouvoir.

La « crise de la paternité » tient, pour une part, à ces contradictions, à cette tension entre une image sociale phallocratique encore active, et une contestation de la relation d'autorité qui exige de l'homme un dialogue égalitaire avec ses enfants et une communication ouverte avec sa femme.

La « volonté de puissance » est bien une histoire d'hommes. Comment « être homme autrement » dans l'univers de la domination, de l'élimination du plus faible, où l'esprit de solidarité et de fraternité est submergé par le sang et la sueur des paroxysmes de la compétition.

Il y aurait en quelque sorte, comme une promotion des « valeurs féminines » à mettre en œuvre : la disponibilité, l'ouverture, l'oblativité, enfin bref, ce qu'on impute au rôle maternel !

« Être père autrement », ce serait, pour ainsi dire, continuer sur la lancée des premières relations avec l'enfant, garder pré-

sente en soi cette dimension « maternelle ». Chacun gagnerait (la mère et le père) — et l'enfant encore plus — non pas à échanger les rôles, mais à enrichir sa participation de leurs dimensions spécifiques mutuelles.

Le « métier de père » est ainsi largement subordonné au « métier » d'homme. La remise en question de la Paternité signale bien une « crise » de l'image traditionnelle de l'homme. La Paternité est un lieu d'intersection où se jouent de nombreux problèmes.

L'essence de la fonction paternelle, située dans sa nature institutionnelle et symbolique, place la Paternité en un lieu névralgique où se rencontrent les problèmes de l'organisation sociale et ceux de la structuration de l'individu. C'est ce qui redouble la difficulté concernant la coïncidence entre « l'être-père » et « l'état-de-père ».

Les modalités de l'éducation au sein de l'institution familiale, le monde de la compétition effrénée, tout cet ensemble de données culturelles, constitue un dispositif idéologique qui reconduit le volontarisme phallogratique.

« Être père aujourd'hui » ? Cette question ne peut pas ne pas s'ancrer dans les grands débats idéologiques de notre temps. Mais chaque « père », pris à part, ne se pose pas la question de son existence en ces termes.

La notion de Paternité est non seulement à sens multiples mais elle est aussi ambiguë. La « fonction paternelle » est constituée par l'ensemble des déterminations qui, du fait de l'existence du « père », agissent pour œuvrer à la structuration du psychisme de l'enfant. Quand on dit que son essence est « symbolique », c'est du point de vue de l'organisation de la subjectivité de l'enfant qu'on se place. La maternité, de ce point de vue, est une expérience « physique » (du domaine de la « sensualité » dit Freud), la paternité est conjecturale. Tous les enfants naissent, en quelque sorte, de père inconnu. La seule façon, pour le père, d'exister, c'est par son nom.

Si la Paternité est « triple », le père, lui, est un. C'est en tant que *fils-de-son-père* qu'il est coïncé entre les deux pôles de la paternité : celui par lequel il s'est constitué comme être de sexe

masculin ; et celui à travers lequel il se « représente » son rôle. C'est au niveau de ces processus de « représentation » que joue « l'imaginaire » qui va constituer les éléments de son « être-père ».

L'« être-père » — le vécu subjectif de la paternité — est entièrement sur le registre de « l'imaginaire ». « L'état-de-père » — l'institution sociale de la paternité — est entièrement du côté du « symbolique ». C'est dans le domaine de « l'imaginaire » que le père « géniteur » vit son rapport à l'existence physique de la Paternité, par une sorte de roman familial à l'envers. C'est ce qui explique certains aspects de la psychopathologie ou de la pathologie de la Paternité, quand certains pères s'interrogent dans une incertitude angoissée concernant leur part « réelle » dans la survenue de l'enfant.

« Suis-je bien le père de mon enfant » ? est en quelque sorte l'écho assourdi d'une autre question : « suis-je bien l'enfant de mon père » ? Ce double questionnement illustre bien cette difficulté de la coïncidence entre « l'être-père » et « l'état-de-père ». Ces deux questions s'entrecroisent au niveau de la problématique de la « jalousie ». Dans un cas, on postule un éventuel rival ; dans l'autre, c'est le rival « originaire », le père, qui est, fictivement, éliminé. Pour s'assurer de « l'être-père », il faut donc renoncer aux désirs œdipiens, c'est-à-dire assumer les conséquences de « l'état-de-père ». C'est à ce niveau que nous retrouvons les problèmes de la « condition féminine », dans leur relation avec l'évolution des rôles, féminin et masculin, maternel et paternel.

C'est le caractère de la relation mère-fils qui est déterminant pour l'évolution du futur père. Cette relation est elle-même subordonnée au statut socio-professionnel de la femme, et à son rapport avec son compagnon. C'est en quelque sorte le fils-de-sa-mère qui est le père-de-son-fils. Il faut inverser le dicton traditionnel : « tel fils, tel père » (au lieu de : « tel père, tel fils »).

Le « métier de père » devient, actuellement, le « métier » de parents. Ce qu'il a toujours été, mais à l'insu de leurs protagonistes et, peut-être, au détriment de leurs enfants. C'est l'équi-

libre psycho-affectif, et sexuel, du couple parental, qui détermine les positions — inconscientes — de « mère » et de « père ». C'est la « mère » qui assure le « père » dans sa position de « virilité » (ou de « masculinité »), selon sa propre économie fantasmatique. (Comme c'est la femme qui confirme, ou infirme, l'homme, dans sa « virilité »). C'est en quelque sorte la « mère » qui fait le « père », et celui-ci est ainsi doublement dépendant de son rapport à la « femme » : à sa mère et à sa compagne.

La *psychologie du père* s'organise à partir de ces deux séries de données : les unes, *internes*, issues des déterminations inconscientes du sujet ; les autres, *externes*, expriment les contraintes idéologiques du « rôle ».

En un sens, il est plus facile d'être « mère » que d'être « père », du fait de la relative continuité entre maternité biologique et maternité psychologique. Cependant, à l'heure actuelle où la femme cherche une nouvelle image d'elle-même, qui ne soit assujettie ni aux étroitesse de la condition maternelle ni aux postulats phallocentristes, (qui en sont, pour une part, le corollaire psychologique et idéologique), la maternité ne peut plus résumer la « féminité », qui doit s'épanouir dans de nouvelles valeurs.

On dira : voilà des considérations générales bien loin des conditions concrètes de la vie quotidienne. Le père-de-tous-les-jours, ouvrier, médecin, enseignant, etc., ne se pose pas tous ces problèmes. C'est à la fois vrai et faux.

Il ne se pose pas explicitement ces problèmes (plus ou moins selon son niveau culturel et ses préoccupations idéologiques) mais il subit les effets des conditions existentielles qui leur ont donné naissance. Les incertitudes de son rôle de père sont suscitées à la fois par la remise en question de l'image masculine traditionnelle, et, (surtout) par le fait qu'il a cessé d'être pour ses enfants, l'ultime recours. Les enfants trouvent en eux-mêmes, par l'intermédiaire des mass-media, les réponses à certaines de leurs questions. Il ne s'agit alors plus de répondre à des questions, mais d'être en mesure d'en discuter les solutions.

C'est ce qu'on appelle la *dialogue* : qui nécessite de la dispo-

nibilité, du temps, du savoir, de la patience. Autant de conditions difficiles à réunir dans un contexte social et économique où la lutte pour la vie requiert tous les efforts. Cependant, ce dialogue, contrairement aux apparences, n'est pas, (seulement), un échange d'idées. L'échange d'idées est un support, qui sert à faire passer autre chose : sous les « idées » circulent des sentiments, c'est comme une sorte d'épreuve de forces qui se met en place.

L'enfant fait l'épreuve de ses forces, avec des modalités diverses selon son âge, en privilégiant l'interlocuteur masculin : Cette mise à l'épreuve est en réalité la recherche d'une preuve : *la preuve d'amour*. « Est-ce que tu m'aimes » est l'interrogation angoissée qui sous-tend toutes les relations interpersonnelles, à plus forte raison entre les parents et les enfants. L'affectivité, qui est la nourriture psychologique sans laquelle toute vie, psychique et physique, est impossible, est soumise, elle aussi, à une sorte de division sexuelle du travail. La participation paternelle consisterait, en quelque sorte, à amortir les effets de la culpabilité, dont la vie affective est la proie permanente et facile.

Or la culpabilité plonge ses racines dans les mécanismes de constitution des instances interdites, lesquelles procèdent, pour une part, de l'intériorisation de l'image du père. La vie affective, par nature, est conflictuelle. Être coupable, c'est risquer de perdre l'amour de celui (ou de celle) qu'on aime. Le conflit laisse toujours, un instant suspendue, la menace de la perte d'amour.

Comment le père peut-il, à la fois, être celui dont la fonction est de contribuer à l'assagissement des forces psychiques profondes, tout en assumant, en partie, leur potentiel de rébellion ?

On comprend alors pourquoi, la lecture, elle aussi (comme l'écriture) n'est pas innocente : elle suit le cours du désir, qui n'est pas toujours celui de la clairvoyance.

Chacun se défend contre la peur, le doute, au bénéfice de l'illusion. C'est ce que le jargon psychanalytique appelle : « les résistances ».

Alors, « le métier de père », mission (et livre) impossible(s) ?

## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS : Trois histoires de père .. .. .	7
I. Situation du problème .. .. .	21
II. Le complexe d'Œdipe et la prohibition de l'inceste..	53
III. La « crise » de la paternité .. .. .	73
IV. Le développement du sentiment paternel .. ..	80
V. « Fonction paternelle » et développement de la personnalité .. .. .	124
VI. Psychopathologie de la paternité .. .. .	141
CONCLUSION .. .. .	157
POSTFACE : Comment lire ce livre en 1979 .. .. .	169



OUVRAGES PARUS DANS LA COLLECTION « E3 »

1. Léna POUGATCH-ZALCMAN, *Les Enfants de Vilna. Une expérience pédagogique.*
2. Pierre DEBRAY-RITZEN, *L'Écolier. Sa santé. Son éducation.*
3. Nicole PICARD, *Mathématique et jeux d'enfants.*
4. Gérard MAHEC, *Pédiatrie à l'usage des parents.*
5. Christian CORNE et François ROBINEAU, *Les Mathématiques nouvelles dans votre vie quotidienne.*
6. Pierre DEBRAY-RITZEN et Badrig MÉLÉKIAN, *La Dyslexie de l'enfant.*
7. Francis DAUGUET, *Le Loisir.*
8. Yves DEFORGE, *L'Éducation technologique.*
9. Georges MESMIN, *L'Enfant, l'architecture et l'espace.*
10. Guy BARBEY, *L'Enseignement assisté par ordinateur.*
11. Bernard PLANQUE, *Audio-visuel et enseignement.*
12. Madeleine GAGNARD, *L'Initiation musicale des jeunes.*
13. Jean-Philippe BOURET et Philippe PLANQUE, *Guide juridique de l'enfance et de l'adolescence.*
14. Paulette LEQUEUX-GROMAIRE, *Votre enfant et l'école maternelle.*
15. Robert GLOTON et Claude CLERO, *L'Activité créatrice chez l'enfant.*
16. Jean VÉDRINE, *Les Parents, l'école.*
17. André RAFFESTIN, *De l'orientation à l'éducation permanente.*
18. Jeanne BANDET et Réjane SARAZANAS, *L'Enfant et les jouets.*
19. René LA BORDERIE, *Les Images dans la société et l'éducation.*
20. Henri HOULMANN, *Les Langues vivantes.*
21. Janine DESPINETTE, *Enfants d'aujourd'hui, livres d'aujourd'hui.*
22. Jean et Simonne SAUVY, *L'Enfant à la découverte de l'espace. De la marelle aux labyrinthes : initiation à la topologie intuitive.*
23. André DEHANT et Arthur GILLE, *Votre enfant apprend à lire.*
24. Jean HASSENFORDER, *L'Innovation dans l'enseignement.*
25. Georges BELBENOIT, *Le Sport à l'école.*
26. Pierre LEENHARDT, *L'Enfant et l'expression dramatique.*
27. François DAUSSET, *Nos enfants à l'étranger. Les échanges internationaux de jeunes.*
28. Robert Pierre JOLIBOIS, *De la diététique à la gastronomie. L'alimentation de l'enfant d'âge préscolaire.*
29. André TRANNOY, *L'Adaptation des enfants handicapés physiques.*
30. Jeanne DAUBOIS, *La Nature et nos enfants ou l'Écologie à l'école.*

**E3** enfance - éducation - enseignement

collection dirigée par Joseph Majault et Bernard Planque

Bernard Muldworf

## **LE MÉTIER DE PÈRE**

Qu'est-ce qu'être père ?

La question, dans le contexte social et politique d'aujourd'hui, est complexe et appelle des réponses nuancées.

Il faut distinguer la paternité biologique, psychologique et symbolique, comme il faut distinguer les trois niveaux de signification de la paternité : pour le père lui-même, pour l'enfant, pour l'entourage socio-culturel. A la fonction paternelle ainsi définie, est associé habituellement le sens de l'autorité, si discuté de nos jours. On parle souvent d'une crise de la paternité et d'une crise de la famille. Pour le Dr Bernard Muldworf, il faut redonner au rôle du père une dimension en rapport avec les structures de notre société et surtout rappeler que la vérité première est celle qui consiste à " être heureux du bonheur d'autrui ". Assumer jusqu'au bout cette vérité, c'est cela être père.

**Bernard Muldworf est né en 1923. Ancien externe des hôpitaux de Lyon. Ancien interne des hôpitaux psychiatriques de la Seine. Médecin des hôpitaux psychiatriques. Psychanalyste. Membre du Mouvement français pour le Planning familial.**

*La première édition du Métier de père a été publiée dans la collection " Via ", Casterman - Poche. Cette deuxième édition a été revue par l'auteur et augmentée d'une importante postface.*

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00230143 2

ISBN 2-203-20251-3